

XYZ. La revue de la nouvelle

La prisonnière

Embla Rhodes



Numéro 87, automne 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3215ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rhodes, E. (2006). La prisonnière. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (87), 85–91.

La prisonnière Embla Rhodes

Écouter avec douceur, juger avec bonté.

SHAKESPEARE

L'INTÉRIEUR de l'atelier du sculpteur José Luís Saldanha est vaste et bien éclairé. Aéré. Décoré avec goût. Et élégance. Quelques sculptures sont achevées ; d'autres ont besoin de finition. Ciseaux, marteaux, stylets, pelles et feuilles de papier de verre jonchent une grande table couverte de plâtre et de poudre de pierre. Júlia est assise sur le tapis rouge où elle a l'habitude de poser. Appuyé sur un coussin devant elle, le sculpteur allume une cigarette et lui propose :

« Aujourd'hui, nous allons bavarder au lieu de travailler. Je n'ai pas envie de me mettre au travail. Je déteste travailler lorsque vous êtes pensive. J'aime vous voir sensuelle. Vous êtes ainsi plus authentique, plus expressive, plus sincère. »

Le sculpteur José Luís Saldanha prépare une sculpture détaillée de Júlia étendue par terre, tenant un bébé au bout de ses bras. Il reprend :

« On finira cette sculpture un autre jour. »

« Vous dites que vous aimez mon côté sensuel, parce que je fais la moue en prenant des airs de pute. C'est bien ce que vous voulez dire, n'est-ce pas ? »

Leur conversation est ponctuée de regards. Il est rare de voir Júlia sourire follement, rejetant la tête vers l'arrière, la bouche entrouverte — le sculpteur peut enfin apercevoir sa belle dentition, car jamais la femme n'a ri de façon aussi décontractée. Par moments, elle presse la main entre ses jambes.

« Exactement », dit l'homme. « Les femmes raffinées sont des putes, principalement celles qui parlent français. Elles ressemblent à des vedettes de théâtre burlesque, aux gestes délicats et à la voix moelleuse, et pourtant, combien sadomasochistes. »

« Mon mari me bat et me traite de pute. C'est une sorte de rituel, dont l'objet du culte est son minuscule phallus. Il dit que ma bouche est trop grande et que je suis trop affamée pour que ma faim soit assouvie. Ainsi, je suis une pute, non pas parce que je parle français, mais plutôt parce que je redoute que quelque chose de mal m'arrive si je n'acceptais plus qu'il me batte comme il l'a toujours fait. »

José Luís l'écoute patiemment. Júlia enlève sa veste de laine, sous laquelle elle porte une chemisette noire transparente qui fait ressortir sa beauté et sa fraîcheur.

« C'est drôle, dit-elle lentement, quand j'ai fait votre connaissance à la 4^e Biennale des arts plastiques de São Paulo, je vous ai trouvé tellement... tellement antipathique. Je vous voyais comme un homme efféminé, avec votre voix aiguë et chantante. Vous m'étiez insupportable. J'ignore pourquoi je vous dis cela maintenant, après toutes ces années. »

« À quoi voulez-vous en venir ? »

« Je veux vous dire que je me sens bien ici ; en fait, si à l'aise que j'arrive même à dire des gros mots, ce que je ne parviens pas à faire à la maison. (pause) J'interdis à mes enfants de dire des grossièretés. Les seuls moments où j'utilise des mots vulgaires, c'est lorsque je baise avec Mateus. Je les lui murmure à l'oreille. Il adore ça, tout comme quand je passe la main sur ses fesses. (pause) Votre femme vous satisfait-elle ? »

« Non, et je me sens frustré. C'est toujours la même routine. Elle est très coincée et assez masculine d'aspect : elle a été élevée par les sœurs. Je dois me débrouiller autrement. Comme je n'ai pas le courage de me payer des prostituées, je me masturbe. J'ignore combien de temps je pourrai tenir le coup. Sônia sait que je ne l'ai jamais aimée. Elle fait semblant de ne rien voir. Elle joue constamment un rôle comme en classe, devant ses étudiants du cours de théâtre et de cinéma. Sônia est professeure à l'université. Quand je me masturbe, je lui dis au revoir un peu plus chaque fois, car notre mariage tire à sa fin. Vous masturbez-vous ? »

Júlia n'est pas intimidée.

« On pourrait dire que vous êtes la femme et qu'elle est l'homme de la maison car, au fond, c'est elle qui donne les ordres, et vous qui obéissez. (pause) Vous devez tous deux corriger cette situation. (pause) Oui, je me masturbe parfois, après avoir baisé avec Mateus. Cela ajoute au plaisir. Vous savez, Mateus aura bientôt quarante-six ans, et il n'accepte pas de vieillir. J'essaie de l'encourager : "Allez, tu es toujours mon jeune tombeur !" Rien à faire. Par ailleurs, il a pris l'habitude de ne plus se laver. Je n'aime pas coucher avec lui lorsqu'il empest l'oignon. Je me donne seulement quand il est propre. Pour se venger, il dort dans la chambre d'amis. »

Júlia baisse les yeux. José Luís sait que la femme voudrait aborder un autre sujet qui la dérange.

« Continuez. »

« Quand ça se produit, Mateus croit que je le méprise à cause de la taille de son pénis. Hier soir, il est rentré très tard, soûl. Il est arrivé dans notre chambre, et sans même passer sous la douche, il m'a violée. Il m'a sodomisée de force. On peut encore voir la trace de ses cinq doigts sur chacun de mes seins violacés (elle ouvre sa chemisette et montre sa poitrine à José Luís). J'ai aussi des marques de morsure sur le corps. Aujourd'hui, je suis allée chez le médecin pour soigner mes hémorroïdes et mes hématomes. »

« Pourquoi n'avez-vous pas porté plainte à la police ? »

« Je ne suis pas n'importe qui : jamais je n'entrerais au Bureau de la protection des femmes victimes d'abus. Les femmes comme moi consultent des analystes, même si c'est leur mari qui a tort. »

« De nos jours, tout le monde baise, mais baisser, ce n'est pas la même chose que faire l'amour, ce qui implique de la tendresse, de l'investissement, un contact étroit entre deux corps. Baiser, c'est la non-érotisation du plaisir ; on jouit et on se dit au revoir. On cherche alors un autre corps pour recommencer, mais cela n'a rien à voir avec l'amour, lequel véhicule les forces divines de la vie infinie : lumière, sagesse et pouvoir en action. (Il regarde l'horloge et se dit : C'est drôle, je n'ai jamais fait l'amour avec Sônia.) (pause) Je n'ai pas la prétention d'être votre analyste. Je crois que

vous vous absteniez de dire des gros mots chez vous dans le but d'être parfaite. Vous êtes perfectionniste. Vous faites plaisir à votre mari. Selon moi, il n'y a pas de mal à dire des gros mots : utilisés au moment opportun, ils permettent de libérer ce qui était refoulé ; ainsi, les émotions se désacralisent. À ce que je vois, vous baisez et vous ne faites pas l'amour, et c'est sans parler du viol... Alors vous ne ressentez aucun plaisir. »

Long silence. Le sujet est plaisant. Júlia garde les yeux baissés.

« C'est pourtant si bon de dire des gros mots ! Mateus vous fait souvent des reproches, n'est-ce pas ? »

« En effet. Il m'oblige à m'expliquer à propos de tout. »

« Alors, comment faites-vous pour venir à l'atelier ? »

« Aujourd'hui, je lui ai dit que j'allais dîner avec des amies. Comme je fais partie de l'Association pour les enfants abandonnés, j'assiste fréquemment aux réunions. Ça me donne la chance d'inventer des excuses. »

José Luís sert du thé et des biscuits assortis. Júlia boit délicatement une gorgée. Le regard du sculpteur s'arrête sur la lumière vive qui éclaire le visage maquillé de la femme, duquel émane une expression de simplicité. Les rubis de son collier scintillent. Cela lui confère une certaine sobriété.

« Vous me rappelez Pagú. »

« Pagú », pense Júlia. « Comme j'aimerais être aussi courageuse que cette femme à qui je voue du respect et de l'admiration. »

« Et aussi Greta Garbo. »

« On admirait sa sensualité, mais elle est tombée de son piédestal et a sombré dans la solitude. Non. Je ne veux pas lui ressembler. »

Leurs regards se croisent. Júlia comprend.

« Vous êtes le modèle avec qui je préfère travailler. »

« Et puis quoi encore ! La première fois que vous m'avez dit cela, vous m'avez touché les cuisses. Je suis fidèle à mon mari. »

« Je sais. Vous êtes sa prisonnière », songe-t-il. « J'ai beaucoup d'affection et de respect pour la femme que vous êtes et pour ce que vous représentez. Mais je ne peux faire autrement que de

vous avouer encore une fois qu'au cours de nos premières rencontres j'avais follement envie de vous. »

« Et pourquoi donc ? »

« Parce que, à votre arrivée à l'atelier, vous étiez réservée, mystérieuse. Chez vous, le mystère est lié à la vengeance, et vous avez l'intention de prendre votre revanche en achetant toutes les sculptures que j'ai faites de votre corps. »

« Je ne sais pas. (rires) (pause) Il y a une chose cependant que je prétends faire. (pause) Je veux me venger de Mateus. (pause) Il me réprime à un point tel que je lui montrerai comment je peux être une véritable artiste. Comme je ne peux pas lui dire que je suis modèle — et j'ai tenté de le faire à plusieurs reprises —, je réussirai sans doute à le duper. (pause) Mateus adore se faire duper. Les vérités ébranlent le rêveur qu'il est : l'homme bon, le médecin généreux et sensible. Mais j'ai fini par me rendre compte qu'il était en fait peureux et lâche. On ne peut pas affirmer qu'un homme courageux soit toujours bon, de même qu'un lâche soit toujours un vaurien. Assurément, Mateus est faible et indécis. Moi, Júlia, je suis plus forte que lui parce que je domine ma véritable peur, tandis que Mateus n'a pas cette qualité, affligé par son manque de vigueur et de liberté. Il tente de se dissimuler, avec une assurance absolue, derrière une carapace d'ingénuité, comme font les enfants qui trépignent auprès de leur mère pour avoir des sucreries. S'ils n'en obtiennent pas, ils se réfugient dans un coin et se bouchent les yeux et les oreilles. Cependant, si les circonstances sont favorables, Mateus se défend et se transforme sans tarder en canaille, perdant ses meilleures qualités. Cette situation est absurde et dramatique, car il devient de plus en plus important pour moi. Je cherche en lui secours et protection, au lieu de le mépriser et de le piétiner comme je l'ai toujours fait. Quand il me frappe en me disant de sortir de sa vie, je rampe à ses pieds. En faisant cela, je dois faire face à la conception de la passivité du bien et à l'énergie du mal. Je deviens Lilith, la lune noire. Parfois, Mateus se montre incapable d'écraser une fourmi, mais dès qu'il trouve un moyen pour prévenir sa piquûre, il devient cynique et cruel. En fait, je dois être

une femme intègre pour arriver à affronter courageusement ma peur, car je ressens l'odieuse nécessité de l'humilier et de le tuer. Lorsque j'abandonne mon soi-disant courage, je perds mon énergie spirituelle et ma décence intellectuelle : je dis au revoir à mon innocence. Je suis en guerre contre Mateus, dans le but d'explorer ma nature de femme emprisonnée dans le camp de concentration de l'inhumanité et de la déchéance de mon mari. »

Puis Júlia reprend :

« Conservez les sculptures dans l'atelier. Un jour, je veux monter une exposition : tous les amis de Mateus achèteront une pièce, ils posséderont mon corps, et mon mari verra que ma liberté appartient au monde. Je l'humilierai avec classe et distinction. Qu'il se mette le conservatisme là où je pense, tout comme la clé de ma prison. (pause) Savez-vous ce que je crois ? »

Avec ses yeux noirs, Júlia le fusille du regard.

« Non. Mais avant d'aller plus loin — et avant que je n'oublie —, les sculptures sont de véritables chefs-d'œuvre. Continuez, maintenant. »

« C'est la fin de ma carrière. »

« Vous vous trompez. Vous êtes sur le point d'atteindre votre apogée. Lorsque les femmes arrivent à l'âge de quarante ans, comme vous, elles gagnent en maturité et prennent la vie au sérieux. C'est pour cette raison que vous cherchez à apporter des changements à votre union. (pause) Jusqu'à maintenant, Júlia, je n'ai réussi qu'à vous sculpter alors que vous étiez nue, sensuelle, lascive, ingénue, machiavélique, fière... À mes yeux, ce sont vos traits extravagants. Ma frustration réside surtout dans le fait que je n'ai jamais su lire vos souffrances, puisque vous les cachez très bien. Vous ne les exprimez pas de façon naturelle. Réussirai-je un jour à faire une sculpture de la Júlia qui souffre ? »

« Ça alors ! Comment osez-vous ? Vous êtes un artiste, mais vous n'arrivez pas à lire mon âme ! Vous réussissez à saisir mon côté extravagant, parce que c'est celui que je laisse transparaître quand je pose pour vous. Malgré tout ce que je viens de vous raconter, vous n'êtes pas parvenu à décoder ma souffrance ? Je commence donc à me demander si vous êtes réellement un

artiste qui se préoccupe des questions humaines. Selon moi, il semble que vous ne désiriez que le succès et le confort. Vous vendez votre talent à bas prix. Dominez votre propre peur également, et vous deviendrez un sculpteur plus créatif et plus sensible.»

Elle frappe le tapis du plat de la main. Remonte ses bas de soie. Serre les genoux entre ses bras.

« Voyons, Júlia... Vous connaissez très bien la musique. »

Tout à coup, Júlia se rappelle qu'elle devait lui dire de ne plus jamais téléphoner chez elle, car leurs rendez-vous étaient secrets. Elle viendrait donc à l'atelier à l'heure convenue, coûte que coûte.

« Vous continuerez à vous cacher de Mateus ? lance José Luís, de mauvaise humeur. À vous cacher de vous-même ? Où est donc passée celle qui souhaitait se libérer ? Mateus adore se faire duper ? Quant à vous, vous adorez être prisonnière de sa duperie ! Vous est-il interdit d'avoir des amis ? Et de recevoir des appels ? »

Júlia se lève et se prépare à partir.

« Vous ne m'attristez pas, car je suis plus forte que vous. Dans tous les sens. C'est vous qui êtes sous mon joug. »

Elle se dirige vers la porte.

José Luís reste assis, immobilisé par la colère. Il ne veut pas se disputer. Il dit seulement :

« Au revoir ! »

Traduit du portugais (Brésil) par Daniel Pigeon